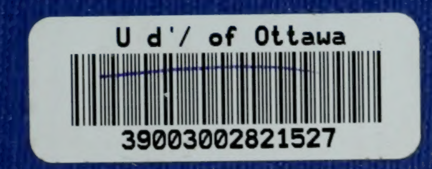

U d'/ of Ottawa
39003002821527



Les Mimes d'Hérondas

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

La Fille aux mains coupées, 1886 (épuisé) ..... 1 vol.
La Gloire du Verbe, 1890 (épuisé)............. 1 vol.
La Lyre héroïque et dolente, 1897 .... 1 vol.

Traduction

L'Antre des Nymphes de Porphyre, 1893 .... 1 vol.
Le Livre des Mystères de Jamblique, 1895..... 1 vol.
Les Lettres rustiques de Claudius Ælianus, 1895. 1 vol.
Philoktêtês de Sophocle, 1896.................. 1 vol.

Philologie

Étude phonétique et morphologique sur la langue de Théocrite dans les « Syracusaines », en collaboration avec Marcel Collière, 1888... 1 vol.

Histoire contemporaine

La Question d'Orient et la Politique personnelle de M. Hanotaux, en collaboration avec le Dr L. Margery, 1897 .... 1 vol.
L'Assassinat du Père Salvatore, en collaboration avec le chef Aghassi, de Zeïtoun, 1897.. 1 vol.
Le Monument Henry, 1899 .... 1 vol.

EN PRÉPARATION

Aristophane, traduction nouvelle et littérale.... 3 vol.

PIERRE QUILLARD

Les Mimes d'Hérondas

TRADUCTION LITTÉRALE

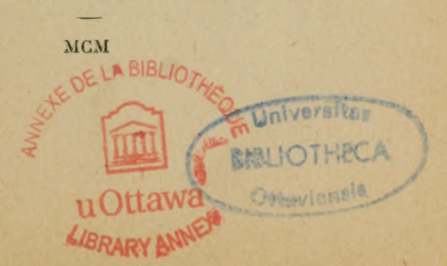
Accompagnée de Notes





PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCM



JUSTIFICATION DU TIRAGE



A

OCTAVE MIRBEAU

Quelques honnêtes gens
d'après l'antique

PRÉFACE

A peu près au temps où Paul l'Anachorète, Antoine, Pacôme et toute la bande épouvantée des ermites et des moines fuyaient au désert les tentations du siècle pour les retrouver, plus insidieuses et plus tyranniques, dans la solitude sacrée, un humble scribe inconnu, en son échoppe égyptienne, s'acquittait tant bien que mal d'une besogne moins vaine, assez conforme à la nature des hommes hors de l'état sauvage. Avec des calames de grosseur diverse, il recopiait sur le

papyrus les œuvres des poètes et des philosophes et les allait vendre ensuite au meilleur prix qu'il pût.

Pour des clients riches il exécutait de longs travaux, un Homère peut-être ou un Platon, pendant des jours et des jours, l'oreille close aux disputes des femmes, aux cris des enfants, aux aboiements des chiens, aux mille bruits des ruelles pauvres. Il ne pensait au Paradis ni à l'Enfer, mais simplement à ne pas se laisser distraire, à éviter les fautes, à s'épargner les ratures qui déprécient un manuscrit et affligent l'œil sévère des amateurs.

Mais entre les commandes fructueuses, le scribe ne chômait pas ; à l'intention des personnes intelligentes et peu chargées d'or, qui aiment les

Muses pour elles-mêmes et acceptent qu'elles se présentent moins élégamment parées, il faisait des éditions à meilleur prix. C'est dans une telle circonstance, probablement, qu'il transcrivit les *Mimes d'Hérondas*, en lettres onciales tracées un peu à la hâte, sur du papyrus de seconde qualité.

Seul cet exemplaire a survécu : il figure maintenant au British Museum (*Papyrus CXXXV*), et pour la première fois M. Kenyon en a publié le texte en 1891[1].

Sans doute, le scribe ne s'est point appliqué ici à produire une merveille de calligraphie et de correction : les

1. Kenyon, *Classical texts from papyri in the British Museum including the newly discovered poems of Herondas* (Londres, 1891).

traits des lettres sont empâtés et vulgaires, la doctrine orthographique hésitante. N'importe : grâces soient rendues à sa poussière anonyme! Il a sauvé de la mort quelque chose de la sainte Hellas, dont toute parcelle est vénérable et divine.

Les momies, même royales, s'évanouissent en poudre, quand on déroule les bandelettes millénaires qui enveloppaient leur chair desséchée : la parole ne meurt pas. Celle-ci se taisait depuis des siècles, attendant l'heure de renaître. Les savants d'Occident l'ont ressuscitée, à force de patience et d'ingénieuse hardiesse. M. Kenyon d'abord, Anglais; puis en première ligne le très docte et très subtil Otto Crusius, Allemand, et son compatriote

Franz Bücheler; et Diels et Blass; et en France, M. Dalmeyda, Ristelhuber, et l'abbé Ragon, auteurs de traductions intégrales ou partielles, M. Henri Weil et M. Théodore Reinach.

*
* *

Ainsi revécurent par la collaboration d'un scribe antique et de philologues contemporains un poète, Hérondas, et plusieurs modèles très caractéristiques d'un genre littéraire, le mime, dont il restait bien, chez Théocrite, quelques admirables exemples, mais embellis par un élément de haute poésie et de pur lyrisme, étranger d'ordinaire à cette sorte de compositions.

Jusqu'à la publication du papyrus Kenyon, on ne connaissait guère d'Hé-

rondas que le nom, incertain encore, et qui l'est demeuré : faut-il dire, Hérondas ou Hérodas? Pline le Jeune, dans une lettre à Antoninus, comparait son correspondant à Callimaque et à l'auteur des Mimiambes, pour ce qui est de l'esprit et de la grâce. C'était le témoignage le moins vague que l'on eût sur lui. Cela et quelques courtes citations dans les *Deipnosophistes* d'Athénée, dans les recueils de proverbes et les glossaires, quelques allusions ou imitations chez des écrivains postérieurs, c'était assez pour donner carrière aux controverses des érudits, trop peu pour renseigner utilement sur l'homme et sur sa vie.

Il a mis tant de soin à s'absenter de son œuvre que sa résurrection person-

nelle est de ce fait fort compromise. Cependant, par des concordances de dates et par le rapprochement de certains détails, à défaut d'une biographie proprement dite, il est possible de fixer, à une quarantaine d'années près, l'époque à laquelle il imagina ses courts dialogues et de se représenter assez vraisemblablement le milieu et l'endroit où il observa ses personnages, sinon comme leur compatriote, au moins pour avoir habité auprès d'eux et les avoir coudoyés et entendus chaque jour à son loisir.

En peu de mots, Hérondas, peut-être dorien d'origine, séjourna longtemps à Kôs et composa ses mimiambes en dialecte d'Ionie, dans les deux premiers tiers du IIIe siècle, sous Ptolémée Phi-

ladelphe ou sous son successeur Ptolémée Évergète.

C'est peu et c'est beaucoup.

*
* *

Malgré les luttes entre Lagides d'Égypte et Séleukides Syriens, la vie à « Kôs la douce » (1) était alors facile, élégante et voluptueuse. De toutes parts les pèlerins y affluaient vers le temple d'Asklêpios : ils venaient de la terre hellénique, de Sicile, d'Asie, de Libye, des pays barbares, et les veillées nocturnes où les malades espéraient la venue du Guérisseur étaient suivies et précédées de fêtes et de pa-

1. Cf. O. Rayet, *Mémoire sur l'île de Cos*. Archives des missions scientifiques et littéraires, Paris, 1876; et Rudolf Herzog, *Koische Forschungen und Funde*, Leipzig, 1899.

négyries. En reconnaissance des miracles accomplis, ceux qui se voyaient rendus à la santé ne se montraient pas généreux envers le dieu seul et ses prêtres : les gens de l'île participaient à leur joie et à leurs libéralités. Cette foule diverse et bigarrée apportait avec elle les idées étrangères, les étoffes rares, les parfums des contrées fabuleuses. De même maintenant, dans une autre île, à Tinos, toutes les races de la Méditerranée levantine se rencontrent à des dates solennelles ; Musulmans, Orthodoxes et Latins passent une nuit de prières et d'hallucinations dans l'Église de la Panaghia Evangelistria, qui remplace Asklêpios en Orient, comme d'autres vierges lui ont provisoirement succédé ailleurs.

Les citoyens de Kôs prétendaient leur sanctuaire indépendant de celui d'Épidaure et contemporain de celui de Trikka ; en quoi ils ne cédaient pas seulement à une sorte de vanité archéologique. Ils s'affranchissaient d'un monopole onéreux et prétendaient garder pour eux seuls tous les profits que peut donner à une ville bien administrée l'extraordinaire bonne fortune d'une visitation divine. Cela ne se fit pas sans quelques difficultés ; mais la toute-puissante protection des Ptolémées contribua à leur assurer l'autonomie religieuse et commerciale qu'ils souhaitaient ; et la richesse publique s'accrut encore.

Des médecins profanes faisaient aux prêtres d'Asklêpios une concurrence

avantageuse pour la cité. La tradition d'Hippocrate s'était perpétuée dans l'île natale, et les malades trouvaient ainsi l'occasion de comparer les mérites de la théurgie à ceux de la science empirique; ils couraient double risque de se sauver ou d'en périr.

La renommée de l'École médicale égalait la gloire du temple. Elle s'était si fortement imposée aux esprits qu'aujourd'hui même, dans la misérable bourgade de Khora qui fut Kòs, on montre encore le platane à l'ombre duquel Hippocrate réunissait ses disciples.

Aux étrangers de passage en quête de santé ou de plaisir, l'île opulente n'offrait pas seulement ses raisins et ses citrons et le fromage acide et frais

de ses brebis : une industrie inconnue ailleurs y était déjà très prospère : Pamphilè, fille de Platès, avait inventé l'art de dévider les cocons. La soie écrue ne valait pas en blancheur et en finesse les merveilles livrées par les Sères, plus précieuses que l'or. Mais elle n'était pas à dédaigner cependant, et les belles Romaines, un siècle plus tard, en apprirent vite l'usage et s'enveloppèrent, sans qu'il les fallût supplier, de ces voiles transparents qui les laissaient mieux que nues.

Les curieux d'art pouvaient aisément satisfaire leur goût : le temple était un Musée; s'ils passaient à la hâte avec un sourire de dédain, devant les tableaux votifs, fabriqués à la douzaine par des artisans ingénus et maladroits,

il leur était donné d'admirer, entre des statues fameuses, l'œuvre d'Apelle, illustre entre toutes, l'Aphrodite Anadyomène, qui tordait ses cheveux humides, les seins dressés hors de la mer maternelle.

Les lettres surtout étaient en honneur à Kôs : ce fut comme Alexandrie, Pergame et Syracuse une ville chère aux poètes. Philétas la quitta quelque temps pour instruire, en Égypte, le fils de Ptolémée Sôter, mais il revint vers la terre natale et y chanta « sous le platane l'agile Bittis ». Lui aussi, comme Hippocrate, il eut des disciples, venus des autres pays hellènes : Aratos, Hermésianax et Théocrite. Quand il mourut, exténué par le continuel souci de bien écrire, avec des mots exacts et

qui fissent image, on lui dressa une statue de bronze.

*
* *

Hérondas n'est point cité au nombre de ceux qui écoutèrent ce maître. Peut-être fut-il son contemporain ; peut-être au contraire est-il un peu postérieur à Théocrite lui-même : quelques vers du VI[e] mime sont presque textuellement semblables à un passage des *Syracusaines*.

C'est dans les mêmes termes à peu près que Praxinoa chez celui-ci et Korittô dans Hérondas gourmandent l'esclave trop lente à apporter une chaise. Mais il n'y a aucune raison pour assigner à l'un ou à l'autre des poètes le rôle d'imitateur. On devrait

se souvenir que l'idée de plagiat n'existait guère chez les anciens : les comiques latins se vantent très bien d'avoir emprunté leur sujet aux comiques grecs; ils en tirent pour leurs pièces un présage de succès. Il est facile de s'apercevoir à la lecture d'Hérondas que les récriminations contre les esclaves, tant mâles que femelles, sont un des lieux communs du mime : une rencontre entre lui et Théocrite, traitant des situations analogues, n'a donc rien qui doive surprendre ni d'où l'on puisse inférer un argument quelconque pour établir la priorité de celui-ci ou de celui-là.

Il est également vain de les mettre en parallèle, vu qu'ils se ressemblent peu. On les distinguerait volontiers en

appliquant à Théocrite ce que Kynnô dit d'Apelle au mime IV : il représentait les hommes à souhait, mais s'il lui plaisait de toucher aux dieux, il réussissait aussi bien ; et le chant funèbre d'Adonis succédant aux bavardages des Syracusaines en témoigne assez. Hérondas n'a touché qu'aux hommes, mais avec une singulière puissance d'exprimer, en lignes sommaires, leurs âmes médiocres presque toujours, parfois délicates, et leurs gestes, le plus souvent ridicules ou malfaisants. Nulle trace de colère dans sa raillerie : ses personnages sont ainsi parce que les dieux et les circonstances les voulurent tels ; il ne saurait les plaindre ou les blâmer ; son rôle se borne à les placer dans la meilleure lumière et à donner

à des types, même de tradition, comme l'Entremetteuse ou le Maquereau, les traits particuliers qui en font des êtres vivants.

Tantôt ils se montrent pareils à ce qu'ils sont en effet, avec candeur et innocence : Mètro et Korittò célèbrent les vertus du « Baubòn » rouge, en sœurs cadettes de Lysistrata accoutumées à ne tenir point les phallus des processions pour de simples emblèmes religieux; elles connaissent le chant orphique et l'étrange aventure de Dêmêtêr éplorée à qui la déesse Baubò offre, en éclatant de rire, un pareil consolateur; elles s'en expliquent aussi librement que des femmes turques parleraient de *Karagheuz* perforant, ainsi qu'oiseaux à la brochette, les mar-

chands de confiserie, les souverains, les ambassadeurs et des escadrons éperdus, tant les bêtes que les cavaliers.

Jamais la jalousie sensuelle ne fut proclamée plus franchement que par Bittina : certes l'esclave infidèle qui se galvaude avec d'autres que la propriétaire légitime de sa chair payée à prix d'argent sera déchiré de verges, marqué au fer rouge, enfermé dans l'ergastule; mais encore elle aura soin de lui couvrir le corps pendant le trajet en ville, afin qu'il ne puisse pas montrer à quiconque avec ostentation la force et la beauté secrète qu'elle entend réserver pour elle seule.

Métrotimê conduisant son fils chez le maître d'école, en sorte qu'il soit rossé d'importance avec l'implacable queue

de bœuf, avoue sans peine qu'aux jours où ce jeune vaurien s'assied ainsi qu'un singe au faîte des toits elle craint beaucoup moins pour la vie du drôle que pour sa bourse, soldant le bris des tuiles.

Ailleurs les paroles prononcées disent tout le contraire de la pensée réelle. Gyllis, aussi tranquillement qu'elle proposait à Mètrikhê le plaisir et le gain, jure qu'elle n'était point venue en conseillère de débauche, mais par hasard à cause des fêtes; et Kerdôn, cordonnier, gémit à fendre l'âme sur sa pauvreté à l'instant qu'il déclare « nourrir » treize ouvriers, ce qui, à l'époque, faisait de lui un grand patron. Ces mensonges paraissent naturels et louables à la race qui comp-

tait Odysseus parmi les héros, à cause de son adresse à tromper jusqu'aux dieux, et la politesse exigeait que les interlocuteurs les écoutassent, sans même en sourire.

Nulle outrance, nulle scurrilité dans cette amère satire. Si les femmes au temple d'Asklêpios récitent un Paean dont elles comprennent mal la valeur mythologique et aussitôt s'excusent dans la langue la plus familière de n'apporter au dieu qu'un misérable coq ; si le maquereau Battaros invite sa pensionnaire à se montrer sans crainte aux juges comme à des pères ou à des frères et, changeant de ton, évoque, dans une péroraison grandiloquente, les fondateurs épiques de la cité, le ridicule ne réside pas dans une

basse parodie, mais dans la discordance entre les mots et l'intelligence ou l'état de ceux qui les profèrent. Cependant, Kynnô, Philê et Battaros ne sont point des figures déformées et caricaturales, et le même ridicule, imperceptible à qui ne réfléchit pas, apparaîtrait aussi intense chez une bourgeoise dévote marmonnant des prières latines, où elle n'entend goutte, et dans la conduite et les propos des Battaros contemporains qui excellent, en général, à exalter les gloires de la patrie.

Que si la plupart des personnages ici présentés sont doués d'assez vilaines âmes, la cause en est qu'Hérondas les prenait dans la catégorie moyenne des honnêtes gens de son temps. Mais il

n'était pas incapable de concevoir des figures plus douces et plus délicates, comme l'esclave compatissante qui sauve provisoirement Gastrôn du fouet et de l'ergastule ; et Mêtrikhê, la courtisane aimante, repousse avec une exquise finesse la plus experte des entremetteuses. Elle sait trop, hélas ! que sa jeunesse et sa beauté passeront et que Laïs vieille, sur l'agora d'Athènes, eut à subir les dérisions d'un garçon boucher offrant un triobole de son corps flétri. Elle le sait et refuse ; elle veut que personne ne puisse rire de Mandris, mais elle ne se laisse pas entraîner jusqu'à la colère et aux protestations de vertu, et elle accompagne même Gyllis éconduite d'un souhait

plein d'indulgence pour elle et son commerce.

Peut-être Hérondas avait-il dessiné encore d'autres effigies charmantes, d'une grâce tendre et point apprêtée : la fortune maligne a mutilé le papyrus ; et le poète de Kôs n'émerge de l'ombre qu'à demi.

*
* *

Après tant de savants hommes, mais selon une méthode un peu différente, on a tenté de transposer en français tout ce qui pouvait être sauvé de l'œuvre antique. Transposer ne signifie pas transformer et substituer par exemple l'argot moderne ou un proverbe d'aujourd'hui aux manières de dire employées par l'original. Quant aux péri-

phrases atténuantes, elles furent évitées avec horreur pour le même motif de restitution fidèle. Je n'ai pas voulu déguiser l'obscénité très saine du texte en équivoques égrillardes, savoureuses au goût gaulois : le miel hellène est plus âpre que le miel du Gâtinais, et l'ombre irritée du scribe qui recopia Hérondas, aux jours de Paul l'Anachorète, d'Antoine et de Pacôme, ne me pardonnerait pas d'en avoir affadi le parfum.

I

L'Entremetteuse ou la Maquerelle

PERSONNAGES

Mètrikhê.
Gyllis.
Thréïssa.

I

L'ENTREMETTEUSE OU LA MAQUERELLE

MÊTRIKHÈ

Thréïssa[1], on frappe à la porte; iras-tu voir, si quelqu'un de chez nous revient des champs.

THRÉÏSSA

Qui, à la porte?

GYLLIS

Moi.

THRÉÏSSA

Qui, toi? as-tu peur de venir plus près?

GYLLIS

Bien, voici : j'approche.

THRÉÏSSA

Qui es-tu, toi?

GYLLIS

Gyllis, la mère de Philœnion. Annonce à Mêtrikhê que je suis là.

THRÉÏSSA

On t'appelle.

MÊTRIKHÊ

Qui est-ce?

THRÉÏSSA

Gyllis.

MÊTRIKHÊ

Nounou Gyllis. Fais demi-tour, esclave. Quelle Mœre t'a conseillé de venir chez nous? Toi, comme un Dieu chez les hommes! Car il y a cinq mois, je ne me trompe pas, depuis que, Gyllis, même en songe, par les Mœres, on ne t'a pas vue venir à cette porte.

GYLLIS

J'habite loin, ma fille; et dans les rues la boue monte jusqu'aux jarrets. Et moi, j'en peux faire autant qu'une mouche; car la vieillesse nous attire vers la terre, et l'ombre se tient auprès de moi.

MÊTRIKHÊ

Tais-toi donc et n'accuse pas le temps : tu es de force à en étrangler encore d'autres, Gyllis!

GYLLIS

Moque-toi bien; à plus jeune que nous cela convient.

MÊTRIKHÊ

Mais non; que cela ne t'échauffe pas!

GYLLIS

Mais, mon enfant, depuis combien de temps déjà es-tu veuve, fatiguant seule ton lit vide? Depuis que pour l'Égypte est parti Mandris, il y a dix mois, et il ne t'envoie pas une ligne. Là est la maison de la déesse; tout, tout ce qu'il y a et ce qui existe est en

Égypte : richesse, palestre, force, beau temps, gloire, spectacles, philosophes, or, petits garçons, temples des dieux-frères — le roi[2], excellent ! — Musée, vin, tous les biens que tu peux désirer, femmes en tel nombre que, par la Vierge, femme de Hadès, le ciel ne se glorifie pas de porter autant d'astres, et pareilles à voir qu'au temps où vers Pâris accoururent les déesses pour qu'il jugeât leur beauté, — puissent-elles n'entendre pas mes paroles ! — et toi, malheureuse, quelle âme as-tu ? tu chauffes ta chaise ; ainsi, sans t'en douter, tu auras vieilli, et la cendre rongera ton éclatante jeunesse. Regarde ailleurs et change de pensée ; pour deux ou trois jours, deviens joyeuse avec un autre qui soit joyeux ; un navire sur une seule ancre n'a pas un sûr mouillage : s'il vient[3] le dieu qu'il ne faut

pas nommer et que personne ne t'éveille, tu te le reprocheras. . . . .

. . . .

Souvent la tempête sauvage fond sur nous au cours du beau temps, et personne ne connaît notre avenir; car elle est instable, notre vie.

MÊTRIKHÊ

Qu'est-ce que tu veux dire?

GYLLIS

Mais n'y a-t-il personne près de nous?

MÊTRIKHÊ

Personne.

GYLLIS

Écoute donc ce que je voulais t'apprendre en venant ici. Le fils de Matakinê, fille de Patœkhos, Psyllos, celui

qui a vaincu cinq fois, — enfant encore, à Pytho, deux fois à Korinthe, contre ceux dont le premier duvet fleurit la joue, et qui deux fois à Pisé a battu des hommes au pugilat, — riche à souhait, incapable de toucher un fétu de la terre, — une bague vierge pour Kythéræa! — Il t'a vue à la procession de Misa[4]; ses flancs bondissent d'amour, et il a le cœur percé d'un aiguillon, et ni nuit ni jour il ne sort de ma maison, ma fille; mais il court après moi, il me pelotte et se meurt de désir. Mais, mon enfant, Mètrikhê, une seule faiblesse, donne-la-moi; laisse-toi entraîner par le désir; ne te fais pas surprendre par la vieillesse qui guette. Double avantage; tu passeras un moment agréable et tu recevras plus que tu ne penses; réfléchis : écoute-moi, je t'aime, oui, par les Mœres!

MÊTRIKHÊ

Gyllis, la blancheur de tes cheveux t'obscurcit l'intelligence ; oui, par la traversée de Mandris et par la bienveillante Dêmêtêr, d'aucune autre femme je n'aurais entendu cela doucement : boiteuse[5], je lui aurais appris à chanter un chant boiteux et à tenir pour ennemi le seuil de ma porte ; mais, pour toi, une autre fois, ma chère, ne t'avise pas de m'apporter ces histoires qu'il convient aux vieilles femmes de transmettre aux jeunes. Et quant à Mêtrikhê, fille de Pythias, laisse-la chauffer sa chaise : personne ne peut rire de Mandris. Mais de ces paroles même, à ce qu'on dit, Gyllis n'a pas besoin. Thréïssa, frotte la coquille noire, verses-y trois setiers de vin pur, quelques gouttes d'eau par-dessus, et donne à boire sérieusement. Tiens, Gyllis, bois.

GYLLIS

Passe. Non, par le vin! Je n'étais pas venue pour te donner des conseils, mais à cause des fêtes.

MÊTRIKHÊ

C'est pour les fêtes que je l'ai, Gyllis, profites-en; il est agréable.

GYLLIS

Puisses-tu, ma fille, en avoir beaucoup dans ta cuve; oui, il est agréable par Dêmêtêr; du vin plus agréable que le vin de Mêtrikhê, jamais Gyllis n'en a bu. Bonne chance, ma fille, prends tes précautions toute seule.

MÊTRIKHÊ

Et moi je souhaite que Myrtalê et Simê demeurent jeunes, tant que respirera Gyllis.

II

Le Maquereau

PERSONNAGES

Battaros.
Le greffier.
Les juges.
Thalès.
Myrtalê.

II

LE MAQUEREAU

BATTAROS

Citoyens dikastes, ni notre naissance n'appartient à votre jugement ni notre réputation ; et même si Thalès ici présent possède un navire qui vaut cinq talents et si moi je n'ai pas même de pain, en justice il ne l'emportera pas sur Battaros qu'il a lésé[1]. . . . .

. . . .

Il est métèque[2] de la ville, et je le suis aussi, et nous vivons, non comme nous le voulons, mais comme nous y obligent les circonstances ; il a pour patron Mennès et moi Aristophòn ;

Mennès a vaincu au pugilat, mais Aristophôn en étrangle encore. Voici la vérité : au soleil couchant. . . .

. . . .

Il vous dira peut-être : « Je suis venu d'Akê[3] avec un chargement de blé et j'ai fait cesser la cruelle famine. » Et moi, je fais venir aussi de Tyr quelque chose pour le peuple. A la vérité, il ne donne pas en cadeau son blé, ni moi ma marchandise. Si, sous prétexte qu'il navigue sur la mer et qu'il a une tunique de trois mines attiques et que moi j'habite à terre et je traîne un manteau et des souliers percés, il peut emmener de force une de mes femmes sans mon consentement, et cela de nuit, dites adieu à la sécurité de la ville, citoyens; et ce dont vous triomphez, votre autonomie, Thalès la détruira, lui qui devrait, sachant qui

il est et de quelle boue il est né, vivre comme moi dans la crainte des citoyens, même du dernier de tous. Et cependant ceux qui sont les plus huppés de la ville et qui naquirent de votre race, ce n'est pas à sa façon qu'ils considèrent les lois; et moi, étranger, jamais un citoyen ne m'a battu; jamais il n'est venu à ma porte, la nuit, ni portant des torches n'a mis le feu à ma maison, ni ne s'est sauvé en emmenant de force une de mes femmes; mais ce Phryge qui est maintenant Thalès et autrefois était Artimnès, il a fait tout cela et n'a respecté ni loi, ni patron, ni archonte. Cependant, greffier, prends-moi la loi sur les voies de fait et lis-la; et toi, bouche le trou de la clepsydre, mon cher, tandis qu'il parle, crainte qu'avec le cul, comme on dit, la couverture aussi, c'est le proverbe, ne nous soit volée.

LE GREFFIER

Quand un homme libre violente une esclave ou l'enlève avec préméditation, il paiera le prix du double du dommage.

BATTAROS

Qui a écrit cela? Khairondas[4], citoyens dikastes, et non Battaros désirant rencontrer Thalès en justice; si quelqu'un enfonce une porte, il paiera une mine, dit Khairondas; s'il frappe avec le poing, une autre mine; s'il met le feu à une maison ou viole les limites, le prix évalué est de mille drachmes, et s'il fait du dégât il paiera le double. Celui-là, Thalès, habitait une cité et toi tu ne sais pas ce qu'est une cité ni comment une cité se gouverne. Tu habites aujourd'hui à Brikindera[5], hier à Abdères, demain, si l'on te donne

du fret, tu t'embarqueras pour Phasélis[6]. Mais moi, si par ce long discours, citoyens, je ne vous fatigue pas avec des proverbes, j'ai été traité par Thalès tout à fait comme mis dans la poix un rat[7]; j'ai reçu des coups de poing; la porte de ma maison a été enfoncée, — je paie le tiers du loyer, — le linteau, brûlé! Ici, Myrtalê! toi aussi, montre-toi à tout le monde; n'aie pas honte; pense, quand tu vois ces juges, que c'est des pères, des frères que tu regardes. Voyez, citoyens, elle est en charpie et, du haut en bas, il lui a arraché tous les poils, le misérable, quand il la traînait et violentait. O Vieillesse, qu'il t'offre un sacrifice pour n'avoir pas craché son sang comme Philippos à Samos et une fois Brekkhos. Tu ris? je suis un maquereau et je ne le nie pas : Battaros est mon nom, et

mon aïeul était Sisymbras, et mon père Sisymbriskos, et tous deux tenaient des maisons ; mais pour la bravoure, audacieux comme un lion ! Je te dirais bien : « Approche, Thalès, soit ; tu aimes peut-être Myrtalê ; rien d'étonnant. Moi, j'aime le blé ; donne ceci, tu auras cela. Ou, par Zeus, si tu ressens quelque chaleur au ventre, mets dans la main de Battaros le prix et emporte ton bien pour en user à ton gré. Cela se peut. » Citoyens, voilà ce que j'ai à dire à celui-ci ; pour vous, en l'absence de témoins, selon votre juste sentiment, prononcez le verdict. S'il requiert des corps d'esclaves et demande la question, je m'offre aussi moi-même : Prends, Thalès ; attache-moi à la roue ; seulement que l'argent soit déposé ici ; avec sa balance, Minos, s'il avait à juger, ne prononcerait pas mieux. Au

reste, citoyens, ne pensez pas que l'arrêt concerne Battaros, le maquereau; il concerne tous les étrangers qui habitent la ville. Maintenant vous montrerez ce que peuvent faire Kôs [8] et Mérops et quelle gloire possédaient Thessalos et Héraklès et comme Asklêpios vint en ces lieux de Trikka et comment ici, grâce à lui, Phœbê enfanta Lêtô. Ayez les yeux sur tout cela et qu'un sentiment droit indique la route à votre arrêt : en sorte que le Phryge, aujourd'hui battu par vous, devienne meilleur [9], s'il y a du vrai en ce que dit le proverbe qui nous vient des anciens.

III

Le Maître d'École

PERSONNAGES

Mêtrotimê.
Lampriskos.
Kottalos.
Kokkalos.
Phillos.
Euthiês.

III

LE MAITRE D'ÉCOLE

MÈTROTIMÈ

Ainsi te donnent les Muses amies, Lampriskos, de la joie et la jouissance de la vie ! Celui-ci, écorche-le à partir des épaules jusqu'à ce que son souffle ne reste que sur ses lèvres seules, son misérable souffle !

Malheureuse ! il a ravagé ma maison à jouer de l'argent ; car les osselets même ne lui suffisent plus, Lampriskos ; il se rue vers des calamités plus grandes. Où se trouve la porte du grammatiste, — et le trente du mois, jour amer, il

demande son salaire, — quand je pleurerais comme Nannakos[1], il ne le dirait pas vite. Mais le tripot où se tiennent les portefaix et les esclaves fugitifs, il sait bien le montrer, même à d'autres. Et la pauvre tablette que je me tue à enduire de cire chaque mois, abandonnée, elle gît près du matelas, au pied, du côté du mur, sauf si, l'ayant regardée semblablement à l'Hadès, il n'y écrit rien de rien, mais la râcle entièrement. Quant aux osselets, ils reposent dans son sac et dans son filet, bien plus brillants que notre lécythe, dont nous nous servons pour tout.

Il ne sait même pas reconnaître la lettre alpha, si par cinq fois on la lui hurle. Avant hier son père lui dictait Marôn : de Marôn il a fait Simôn[2], l'enfant de bien ! Aussi moi, j'ai dit que j'étais folle, qui ne lui apprends

pas à paître les ânes et l'élève aux lettres, pensant avoir un soutien de mes heures tardives.

Même pour réciter quelque chose comme les enfants, quand nous l'y invitons, moi ou son père, — un vieillard qui souffre des oreilles et des yeux! — alors, comme si cela gouttait d'un pot fêlé : « Apollôn — matinal... » — « Cela! dis-je, mais la grand'mère, malheureux, te le dira — et elle ignore les lettres! — elle, ou n'importe quelle Phryge. »

Mais, si nous voulons gronder un rien plus fort, ou bien pendant trois jours, il ne sait plus le seuil de la maison, ou il dépouille sa grand'mère, une vieille femme et indigente, ou en haut du toit, les jambes pendantes, il est assis comme un singe et regarde en bas. Et moi, malheureuse, que penses-tu que souffrent mes entrailles, quand

je le vois ? Et ce n'est pas tant de lui qu'il s'agit : mais toute la tuile, comme un feuilleté, s'effrite ; et quand l'hiver est proche, c'est trois demi-oboles qu'en pleurant je paie pour chaque tuile : car il n'y a qu'un cri dans la maison : « Voilà l'ouvrage de Kottalos, fils de Mêtrotimê. » Et c'est vrai, et il n'y a pas à remuer une dent.

Vois comme il s'est raboté l'échine tout entière, dans les bois, ainsi qu'un pêcheur de Délos usant sur la mer la stupidité de sa vie.

Pour le sept et le vingt du mois, il les connaît mieux que les regardeurs d'astres, et le sommeil ne le surprend pas, quand il pense que bientôt vous aurez vacances. Mais si, ô Lampriskos, les déesses te peuvent donner le bon accomplissement de la vie et de posséder des biens, pas moins pour lui...

LAMPRISKOS

Mêtrotimê, pas de prières : il n'en aura pas moins. Euthiês, où es-tu? et toi, Kokkalos, et toi, Phillos! Vite! ne le prendrez-vous pas sur vos épaules, ou bien est-ce pour la lune d'Akesæos[3] que vous le montrerez ?

Je célèbre, ô Kottalos, les exploits que tu accomplis. Déjà il ne te suffit plus de jouer aux osselets, sans tricherie[4], comme ceux-ci : mais c'est au tripot, parmi les portefaix, que tu joues de l'argent et que tu fréquentes. Moi, je te rendrai plus rangé qu'une fille, ne touchant même pas à un fétu, si cela te faisait plaisir.

Où est la lanière qui mord, la queue de bœuf avec quoi je bats les traîne-fers et les drôles de réserve ? Qu'on me la mette dans la main avant que la bile ne m'étrangle.

KOTTALOS

Non, non, je t'en prie, Lampriskos, par les Muses, par ta barbe, par l'âme de Kottis ! pas avec celle qui mord, bats-moi avec l'autre !

LAMPRISKOS

Mais tu es un vaurien, Kottalos, tel que même pour te vendre personne ne te vanterait, pas même dans le pays où les rats rongent le fer.

KOTTALOS

Combien, combien, Lampriskos, je t'en prie, dois-tu m'en donner ?

LAMPRISKOS

Pas à moi, demande à celle-ci.

KOTTALOS

Maman, combien m'en donnerez-vous ?

MÊTROTIMÊ

Par ma vie tu en porteras autant que le pourra ton mauvais cuir.

KOTTALOS

Arrête, c'est assez, Lampriskos!

LAMPRISKOS

Et toi, cesse de mal faire.

KOTTALOS

Plus jamais, non, je le ferai. Je te le jure, Lampriskos, par les Muses amies.

LAMPRISKOS

Mais tu as toujours cette langue bien longue. Je vais t'y mettre tout de suite une boucle si tu grognes encore.

KOTTALOS

Voilà, je me tais, non, je t'en prie, ne me tue pas !

LAMPRISKOS

Laissez-le, Kokkalos.

MÊTROTIMÊ

Il ne faut pas que tu y renonces, Lampriskos : écorche-le jusqu'à ce que le soleil soit couché.

LAMPRISKOS

Mais il est mieux rayé qu'une hydre, de beaucoup; et il faut qu'il en reçoive encore penché sur un livre, sans doute pas beaucoup, quelque vingtaine seulement, dût-il même lire mieux que Klio en personne. Hé ! hé ! cache ta langue trempée dans le miel[5].

MÊTROTIMÊ

Je raconterai à loisir la chose au vieillard, Lampriskos. J'irai à la maison et je reviendrai apportant des entraves afin qu'ainsi il saute à pieds joints et que les Vénérables[6] le regardent, elles qu'il déteste.

IV

L'Offrande et le Sacrifice des Femmes à Asklêpios

PERSONNAGES

PHILÊ.
KYNNÔ.
KYDILLA.
LE NÉOCORE.

IV

L'OFFRANDE ET LE SACRIFICE DES FEMMES A ASKLÊPIOS

PHILÈ

Salut, Pæan roi[1], qui gouvernes Trikka et qui habites Kôs la douce et Epidauros; et qu'avec toi Korônis qui t'a enfanté et Apollòn[2] soient salués; et celle aussi que tu touches de ta droite, Hygieia, et celles dont voici les vénérables autels, Panakê, Epiô et Iasô, qu'elles soient saluées, et ceux qui renversèrent la maison et les remparts de Laomédòn, les guérisseurs des maux sauvages, Podalirios et

Makhaôn, qu'ils soient salués, et tous les dieux qui habitent ton foyer et les déesses, Pæan père! Propices, venez : et ce coq, héraut des murs domestiques, que je sacrifie, acceptez-le comme dessert : car il y a chez nous peu à prendre et point à notre gré; sinon c'est un bœuf ou une truie surchargée de beaucoup de graisse et non un coq que nous aurions offert pour la guérison de nos maux, que tu as écartés en étendant sur nous, ô roi, tes douces mains.

A droite, le tableau[3], Kokkalê, à droite d'Hygieia. Ah! les belles, chère Kynnô, les belles statues! Quel ouvrier a taillé cette pierre et qui l'a fait élever?

KYNNÔ

Les fils de Praxitélès[4]; tu ne vois pas ces lettres sur la base? Et c'est Euthiès

qui l'a fait élever, fils de Praxôn. Que Pæan soit favorable à ceux-ci et à Euthiès pour leur belle œuvre. Vois, Philê, cette enfant qui regarde en l'air vers la pomme ; ne dirais-tu pas que si elle ne prend la pomme, elle va s'évanouir?

PHILÊ

Et ce vieillard, Kynnô? Par les Mœres, comme le petit étrangle l'oie[5]! Si là, devant nous, ce n'était de la pierre, on croirait que la statue va parler : oui, dans un temps, les hommes en viendront à donner la vie même aux pierres. Et celle de Battalê, ne vois-tu pas, Kynnô, comme elle marche, la statue de la fille de Myttès? Celui qui n'a pas vu Battalê, qu'il regarde cette image : il n'y a pas besoin du modèle.

KYNNÔ

Suis-moi, Philê, et je te montrerai quelque chose de beau, comme tu n'en as pas vu de ta vie. Kydilla, va et appelle le néocore. Est-ce que ce n'est pas à toi que je parle? à toi qui restes bouche bée ici et là? Oui! se soucie-t-elle en rien de ce que je dis? Elle est plantée là à me regarder avec des yeux plus grands qu'un crabe. Va, te dis-je, appelle le néocore, goulue. Ni sacrifice ne te montre utile ni travail profane; toujours, comme une pierre, tu reposes. J'en atteste, Kydilla, le dieu que voici, que tu me brûles quand je ne voudrais pas m'exciter, je l'atteste, dis-je! il viendra le jour où ta tête scélérate te démangera.

PHILÊ

Il s'en faut que tout s'empresse à

servir notre désir, Kynnô : c'est une esclave et les oreilles d'esclaves, la paresse les bouche.

KYNNÔ

Mais il fait jour[6], et on pousse de plus en plus.

PHILÊ

Toi, reste ici ; la porte s'ouvre et le sanctuaire apparaît. Ne vois-tu pas, chère Kynnô ? Quels ouvrages ! ne dirais-tu pas qu'une nouvelle Athênê a gravé ces belles choses — mais salut, ô maîtresse ! — et cet enfant nu, si je le gratte, n'en aura-t-il pas une marque, Kynnô ? près de lui sont les chairs telles que chaudes, chaudes, elles sautent dans la poêle. Et ces tenailles d'argent, si Myellos les voyait ou Pataikiskos, le fils de Lampriôn, leurs

yeux n'en jailliraient-ils pas dans l'idée qu'elles sont réellement faites d'argent ? Et le bœuf et celui qui le mène, et celui qui l'accompagne, et l'homme au nez crochu et l'homme au nez retroussé, ne voient-ils pas tous le jour vivant? Si je ne devais paraître faire plus qu'une femme, je crierais, de crainte que ce bœuf ne me maltraite, tant l'un de ses yeux, Kynnô, me regarde de travers.

KYNNÔ

Oui, elles sont véridiques, Philê, les mains d'Apellès l'Ephésien[7], dans tous les traits, et tu ne diras pas : « Cet homme a vu une chose et en a caché une autre. » Mais, quoi qu'il lui vînt à l'idée de toucher, fût-ce des dieux, il y réussissait. Celui qui l'a vu, lui ou ses œuvres, sans être ébahi comme il est

juste, qu'il soit pendu par le pied dans la maison d'un foulon.

LE NÉOCORE

Votre sacrifice, ô femmes, s'est bien accompli et avec de favorables présages. Jamais personne n'a invoqué Pæan plus efficacement que vous. Io! Io! Pæan[8]! Sois favorable pour ces belles offrandes envers celles-ci, et si quelqu'un est leur époux ou proche par le sang, Io! Io! Pæan! qu'il en soit ainsi.

PHILÈ

Oui, qu'il en soit ainsi, ô très grand, et qu'en pleine santé nous venions de nouveau apportant de plus grandes offrandes, avec nos maris et nos enfants. Kokkalê, coupe bien l'oiseau et souviens-toi de donner la cuisse au

néocore, et dans la grotte du dragon dépose le gâteau avec des mots de bon augure et mouille d'huile les galettes; le reste, à la maison, assises, nous le mangerons. Et n'oublie pas d'emporter toi-même le pain sacré; donne, donne encore : car dans les sacrifices le pain sacré est plus fort que toute faute en ses parcelles[9].

V

La Jalouse

PERSONNAGES

Bitinna.
Gastrôn.
Pyrrhias.
Drakhôn.
Kydilla.

V

LA JALOUSE

BITINNA

Dis-moi un peu, Gastrôn, l'as-tu si saoule qu'il ne te suffit plus de me secouer les cuisses et que tu couches avec Amphythæa, la femme de Ménôn?

GASTRÔN

Moi! Amphythæa, la femme de Ménôn? Est-ce que je l'ai vue, cette femme? Un prétexte? toute la journée tu en inventes, Bitinna! je suis un esclave; sers-toi de moi comme tu veux, mais ne bois pas mon sang jour et nuit.

BITINNA

La langue aussi, mon garçon, tu l'as grande? Kydilla, où est Pyrrhias? Appelle-le-moi.

PYRRHIAS

Qu'est-ce qu'il y a?

BITINNA

Attache-le — es-tu planté là? La courroie du tonneau, dénoue-la vite! — Si je ne te rosse pas de façon à ce que, dans tout le pays, tu sois un exemple, vrai, mets que je ne suis pas une femme. Mais ne dit-on pas : Plus on bat un Phryge... La cause de tout cela, c'est moi, Gastrôn, moi qui t'ai mis au rang des hommes. Mais si j'ai fait la bêtise alors, maintenant, une Bitinna, folle comme tu le crois, tu ne

la trouveras plus. — L'apportes-tu? Attache-le! Ote-lui sa blouse!

GASTRÔN

Non, non, Bitinna, par tes genoux, je t'en prie!

BITINNA

Ote-lui, te dis-je! — tu n'es qu'un esclave et je t'ai payé trois mines : il faut que tu le saches. Qu'il n'y ait pas de bonheur pour le jour qui t'a amené ici. — Pyrrhias, il t'en cuira! Je te vois tout faire plutôt que l'attacher. Serre-lui les coudes! scie-lui la peau en l'attachant!

GASTRÔN

Bitinna, tiens-moi quitte de cette faute-là ; je suis homme ; j'ai fauté ;

mais si jamais tu me prends à rien faire de ce que tu ne veux pas, marque-moi !

BITINNA

Bon pour Amphythæa, tout cela! pour elle avec qui tu te vautres et me traites de paillasson.

PYRRHIAS

Je te l'ai bien attaché !

BITINNA

Qu'il ne se délie pas sans que tu le voies. Veilles-y! Mène-le au cachot chez Hermôn et dis qu'on lui administre mille coups sur le dos et mille sur le ventre.

GASTRÔN

Tu veux ma mort, Bitinna, sans avoir

prouvé contre moi si la chose est vraie d'abord ou si elle est fausse.

BITINNA

Tu ne l'as pas dit tout à l'heure de ta propre langue : « Bitinna, tiens-moi quitte de cette faute ! »

GASTRÔN

Ta colère que je voulais éteindre !

BITINNA

Tu es là à me regarder toi ! et tu ne le mènes pas où je te dis ? Mets sur sa route, Kydilla, le groin de ce brigand, et toi, Drakhôn, tu le suivras où l'autre va le mener. Tu lui donneras à ce maudit une loque pour cacher sa queue sans gloire, afin que sur l'agora on ne le voie pas tout nu. Encore une fois,

Pyrrhias, je te le répète; tu diras à Hermôn de lui donner mille coups par ici et mille coups par là. As-tu entendu? Si de tout ce que je dis tu mets un point de travers, toi aussi tu paieras le principal et l'intérêt. File et ne le mène pas chez Mikkalê, mais tout droit. — Mais, j'ai oublié : appelle-les, appelle-les! cours, esclave, avant qu'ils ne soient loin.

KYDILLA

Pyrrhias, malheureux, sourd, elle t'appelle. Bon! on ne croirait pas que c'est un camarade qu'il brutalise, mais un voleur de tombes. Méfie-toi! toi qui le traînes maintenant de force à la torture, Pyrrhias, oui, toi de ces deux yeux-là Kydilla te verra dans cinq jours chez Antidoros avec ces entraves akhéennes que tu as laissées avant-hier, et les usant à tes chevilles!

BITINNA

Ah? tout à l'heure reviens ici avec lui, attaché ainsi, comme tu l'emmènes, et dis-moi de venir à Kosis, le marqueur, et d'avoir des aiguilles et du noir. — Il faut que tu deviennes d'un seul coup de toutes les couleurs. Sois pendu par le museau comme fut châtié Daos[1].

KYDILLA

Oh! non; mais pour aujourd'hui — et qu'ainsi Batyllis vive en santé et que tu la voies entrer dans la maison d'un mari et tenir des enfants dans ses bras — pardonne-lui, je t'en prie, cette seule faute.

BITINNA

Kydilla, ne m'ennuyez pas, ou je m'en irai d'ici. Que je pardonne à ce

septuple esclave! et quelle femme en me rencontrant n'aurait raison de me cracher à la figure! Non, la vraie maîtresse... Mais puisqu'il ne sait plus quelle sorte d'homme il est, tout à l'heure il le saura, quand sur le front il aura l'inscription qu'il faut.

KYDILLA

Mais nous sommes le vingt : dans cinq jours, les Gérénies[2].

BITINNA

Pour aujourd'hui, je te laisse quitte, rends-en grâces à celle-ci, que je n'aime pas moins que Batyllis et que j'ai élevée de mes mains que voici. Quand pour ceux qui ne sont plus nous aurons versé des libations, tu feras, — ne t'en inquiète pas, — la fête après la fête.

VI

Les Amies ou les Femmes dans l'intimité

PERSONNAGES

MÊTRÔ.
KORITTÔ.
UNE ESCLAVE.

VI

LES AMIES OU LES FEMMES DANS L'INTIMITÉ

KORITTÔ

Assieds-toi — donne-lui une chaise et réveille-toi ; — il faut tout lui commander ! — Mais toi, malheureuse, tu ne ferais rien toute seule et de toi-même. — Oui, c'est une pierre, pas une esclave, que j'ai là dans la maison. — Si tu mesures de la farine, tu comptes les grains et, tandis qu'ils tombent un à un, toute la journée tu grommelles et tempêtes à renverser les murs. Maintenant tu la frottes et la fais

reluire, quand on en a besoin, brigande ! rends grâce à celle-ci, car je t'aurais, moi, fait goûter de mes mains.

MÊTRÔ

Ma chère Korittô, tu portes le même joug que moi ; moi aussi, je grince des dents jour et nuit, et comme une chienne j'aboie contre ces filles sans nom. Mais pourquoi j'étais venue chez toi...

KORITTÔ

Hors d'ici ! Peste soit de vous, gloutonnes, tout oreilles et toutes langues ; et pour le reste, c'est toujours fête !

MÊTRÔ

Je t'en prie, ne mens pas, chère Korittô, qui peut bien t'avoir fabriqué ce baubôn rouge[1] ?

KORITTÔ

Où donc l'as-tu vu ? Mètrô, où donc?

MÊTRÔ

Nossis, la fille d'Érinna, l'avait avant-hier. Ah! oui, c'est un beau cadeau!

KORITTÔ

Nossis, et où l'avait-elle pris?

MÊTRÔ

Tu me livreras si je te le dis ?

KORITTÔ

Par mes doux yeux, chère Mètrò, de la bouche de Korittò personne n'entendra rien de tout ce que tu me diras.

MÊTRÔ

Euboulê, la fille de Bitas, lui a donné et lui a dit que personne ne s'en doute.

KORITTÔ

Les femmes! Cette femme-là m'usera : elle m'a tant supplié que j'en rougissais, et je lui ai donné, Mêtrô, avant de m'en être servie moi-même ; et elle qui s'en est emparée comme d'une trouvaille, elle le donne! Et encore à qui il ne fallait pas ; bien le bonjour à une amie de cette espèce! Qu'elle choisisse à ma place une autre amie. Le prêter encore à Nossis, à elle? Pas que je sache! — je crierai plus haut qu'une femme ; puissé-je t'éviter Adrasteia ! — j'en aurais mille, je ne lui en donnerais pas un, même celui qui est raboteux.

MÊTRÔ

Voyons, Korittô, n'aie pas la bile au nez tout de suite, quand tu entends une parole indiscrète. Une femme de

bien supporte tout : c'est ma faute à moi qui ai bavardé; bien souvent il faudrait me couper la langue. Mais ce dont je voulais surtout te parler : qui t'a fabriqué ce baubôn? Si tu m'aimes, dis-le-moi. Pourquoi me regardes-tu en riant? Est-ce aujourd'hui que tu vois Mêtrô pour la première fois? Pourquoi ces grandes manières? Je t'en prie, Korittô, ne me trompe pas : dis-moi qui te l'a fabriqué.

KORITTÔ

Eh! pourquoi des prières? C'est Kerdôn qui l'a fait.

MÊTRÔ

Quel Kerdôn, dis-moi? Il y a deux Kerdôn, un qui a les yeux glauques, le voisin de Myrtalinê, fille de Kylœthis... Mais il n'est pas bon même à

faire un plektre à lyre. Le second demeure près de la cité d'Hermodoros, quand on vient de la place ; c'était autrefois, c'était quelqu'un, mais il a vieilli ; et de lui la défunte Kylœthis en usait. Que ses proches se souviennent d'elles !

KORITTÔ

Aucun des deux que tu dis, chère Mêtrô. Celui-là je ne sais pas s'il est de Khios, ou si c'est d'Érythrée qu'il vient ; chauve, petit ; tu dirais que c'est Praxinos ; pas de figue aussi pareille à une figue que tu puisses trouver ; sauf quand il parle, tu ne peux savoir que c'est Kerdôn et pas Praxinos. Il travaille chez lui et vend en cachette. — Toutes les portes ont peur des fermiers d'impôts. — Mais ses œuvres, toutes ses œuvres sont dignes d'Athênê :

c'est sa main que tu vois et non celle de Kerdôn, croirais-tu; moi, — il était venu avec deux, Mêtrô! — en les voyant, de désir mes yeux roulaient comme les vagues : les hommes n'ont point de béliers ainsi faits! — nous sommes seules — droits! et ce n'est pas tout : leur douceur, un rêve! et les brides, du duvet, pas des brides! Un cordonnier qui veuille plus de bien aux femmes, cherche bien, tu n'en trouveras pas un autre.

MÊTRÔ

Comment donc as-tu laissé partir le second?

KORITTÔ

Ah! Mêtrô! Que n'ai-je fait? Quels arguments ne lui ai-je pas apportés? Je l'embrassais, je touchais sa calvitie,

je lui versais à boire du vin doux, je le pelottais ; il n'y a que mon corps dont je ne lui aie pas fait largesse.

MÊTRÔ

Mais s'il l'avait demandé aussi, il fallait le faire.

KORITTÔ

Il le fallait, mais aussi que l'occasion fût mauvaise : l'esclave de Bitas était tout à côté ; car chez nous, jour et nuit elle tourne notre meule et l'amollit comme chiffe pour ne pas user la sienne qui ne vaut pas quatre oboles.

MÊTRÔ

Mais lui, comment a-t-il trouvé le chemin de chez toi, chère Korittô ? Ne me mens pas non plus là-dessus.

KORITTÔ

Artémis l'a envoyé, la femme de Kandas, le tanneur ; elle lui a indiqué la maison.

MÊTRÔ

Toujours Artémis trouve du nouveau. Elle pourchasse la lie des marchands[2] ! Mais puisque tu ne pouvais pas les sauver tous les deux, il fallait savoir qui lui avait donné l'autre à faire.

KORITTÔ

Je l'ai supplié, mais il jura qu'il ne pouvait le dire. Là-dessous, sois-en sûre, il y avait une autre femme, Mêtrô.

MÊTRÔ

Tu dis donc que c'est chez Artémis

qu'il faut aller pour voir à mon tour quel est ce Kerdôn. Bonne santé, Korittô ; mange bien ; c'est l'heure de s'en aller.

KORITTÔ

Ferme la porte, toi la vendeuse d'œufs, et compte si les poules sont toutes là ; jette-leur de l'ivraie ; mais cependant ces volailles ravagent l'enclos, même si on les nourrit dans son sein.

VII

Le Cordonnier

PERSONNAGES

Kerdôn.
Mêtrô.
Une femme.
Une autre femme.
Pistos.
Drimylos.

LE CORDONNIER

MÊTRÔ

Kerdôn, je t'amène ces jeunesses, si tu as chez toi quelque chose qui soit digne de leur être montré, savant ouvrage de tes mains.

KERDÔN

Tu as bien fait, Mêtrô, je t'aime. — Ne sortiras-tu pas à ces dames le grand rayon, Drimylos ! Hein ! je crie : tu dors encore. Frappe, Pistos, le museau de ce garçon, jusqu'à ce qu'il ait dégorgé tout son sommeil. Ou plutôt attache-lui au cou l'épine avec le beau collier[1].

Eh bien, esclave domestique? remue vite tes jambes, à moins que tu ne veuilles des entraves en guise d'avertissement sonore. — C'est maintenant, cul blanc, que tu la fais reluire ? alors je m'écorcherai à nettoyer les chaises pour toi ! — Asseyez-vous, Mêtrô. — Pistos, ouvre l'armoire du haut, pas celle-ci, celle du haut ! Les utiles travaux de Kerdôn, vite, apporte-les d'en haut.

Ma chère Mêtrô, quels ouvrages vous allez voir ! pas de hâte : ouvre le tiroir aux sandales. Vois ceci d'abord, Mêtrô, cette semelle n'est-elle pas ajustée comme la plus parfaite des semelles ? Regardez, vous aussi, femmes, le talon ; voyez comme il est cloué et comme avec les courroies il s'attache bien ; et ce n'est pas ceci qui est bien et cela pas bien, mais tout est parfait.

Et la couleur, — puisse la déesse

vous donner de jouir de la vie autant que vous le pourrez, — vous n'en trouverez pas d'autre qui soit pareille. La couleur ! ni le safran ni la cire ne fleuriront ainsi. C'est trois mines pour le cuir qui furent données à Kandas[2], par Kerdôn, auteur de ceci. Et cette autre couleur! elle n'était pas à bon marché — je jure par tout ce qui est sacré et vénérable, femmes, de dire la vérité et maintenant et ensuite et pas plus de mensonges qu'une balance et qu'autrement Kerdôn ne jouisse plus de la vie et de ses biens ! — et il me faut encore lui dire merci, car maintenant déjà des gains énormes ne suffisent plus aux marchands de cuir, eux qui peinent moins : les ouvrages de notre art, ils les ont, et le savetier souffre la misère terrible et la détresse nuit et jour. Je chauffe ma chaise jus-

qu'au soir, et le travail m'épuise, et je ne dors pas jusqu'au petit jour si les robustes bêtes de Mikôn se mettent à crier.

Et je n'ai pas tout dit : je nourris treize ouvriers parce que, femmes, mes enfants ne travaillent pas. Même si Zeus pleut, ils chantent seulement : « Apporte ; apportes-tu quelque chose? » D'ailleurs ils restent assis doucement, et comme des oiselets ils se chauffent les fesses.

Mais ce n'est pas de paroles, dit-on, que le marché a besoin, mais d'argent. Si elle ne vous plaît pas, Mêtrô, cette paire-là, il en sortira d'autres et d'autres, et vous serez bien persuadée en votre esprit que Kerdôn ne dit pas de mensonges. Tous les rayons à chaussures, apporte-les, Pistos. Il faut que vous rentriez le cœur content, femmes, dans

votre maison. Vous essaierez ces nouveautés de toute sorte : de Sykionè, d'Ambrakia, nossides lisses, perroquettes, semelles de chanvre, baukides, blauties, sandales ioniennes, pantoufles de nuit, talons hauts, petits crabes, sandales argiennes, rouges, éphèbes, diabathres[3] ! Celles que votre cœur désire, dites-le. Et puissiez-vous connaître pourquoi les femmes et les chiens sont voraces de cuir[4].

UNE FEMME

Et combien veux-tu vendre la paire que tu montrais tout à l'heure ? Mais ne va pas en tonnant trop fort nous mettre en fuite !

KERDÔN

Estime toi-même, si tu veux, et fixe quel prix elle vaut ; celui qui te la laisse

aura peine à te tromper. Si tu veux, femme, un vrai travail de cordonnier, tu diras un prix, — oui, par ces tempes cendrées où le renard a fait son nid[5] ! — qui donne du pain à ceux qui manient les outils.

O Hermès-Kerdôn et Peithô-Kerdiê ! s'il ne nous vient rien dans le filet maintenant, je ne sais comment notre marmite aura meilleure chance.

LA FEMME

Pourquoi grommeler et ne pas fixer le prix d'une langue franche, sans détours ?

KERDÔN

Femme, c'est une mine qu'elle vaut, cette paire-là, que tu la regardes en haut ou en bas. Une rognure de monnaie, même si Athênê elle-même l'achetait, je ne la rabattrais pas.

LA FEMME

Tout naturel, Kerdôn, que ton échoppe soit pleine d'ouvrages nombreux et beaux? Garde-les! tiens-les au sec! le vingt de Tauréon, Hêkatê fait les noces d'Artakênê; il faudra des chaussures : peut-être, malheureux, viendront-elles chez toi avec la fortune, ou mieux, certainement! mais couds une bourse pour que les belettes n'emportent pas les mines.

KERDÔN

Si Hêkatê vient, à moins d'une mine, elle ne l'emportera pas, ni Artakênê! réfléchis à cela, si tu veux.

UNE AUTRE FEMME

Est-ce que la bonne fortune ne te donne pas, Kerdôn, de toucher des pe-

tits pieds que touchent les Désirs et les Amours ? Mais tu es une gale et un mauvais coucheur, pour nous demander à nous — je passe — le double des prix, et à elle, tu lui donneras.

Et cette autre paire, combien? Allons, encore, gonfle des paroles dignes de toi.

KERDÔN

Cinq statères. Oui, par les dieux, tous les jours, la joueuse de flûte Euétêris vient ici dans l'idée de la prendre : mais je la déteste, et me proposât-elle quatre dariques, parce qu'elle injurie ma femme de ses mauvaises insultes... Mais si tu en as besoin, emporte, prends, je veux te la donner pour trois dariques, et celle-ci ou celle-ci encore, au choix. C'est à cause de Mêtrô et de ses lèvres et des tiennes ; elle pourrait

m'emporter avec les ailes d'Hermès, et même, si j'étais de pierre, me faire voler vers les dieux. Car tu as non une langue, mais un nid de volupté. Ah! celui-là n'habite pas loin des dieux, celui à qui, nuit et jour, tu ouvres tes lèvres. Donne ton petit pied, mets-le dans la chaussure ; bien : il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Tout ce qui est beau s'ajuste à la beauté. Tu dirais qu'Athênê elle-même a taillé la semelle.

Toi, donne aussi ton pied ; une corne rugueuse y est marquée, c'est un bœuf qui vous a marché dessus. Si l'on avait aiguisé le tranchet sur le pied nu, par le foyer de Kerdòn, le travail ne serait pas aussi juste qu'il est juste ainsi.

Et toi! tu en donneras sept dariques, toi qui ricanes près de la porte, plus haut qu'une jument.

Femmes, si vous avez besoin encore

d'autre chose, soit de sandales, soit de ce que vous avez coutume de porter à la maison, envoyez-moi ici la petite esclave. Et toi, viens, Mêtrô, dans huit jours, en tout cas, pour prendre des « petits crabes ». Car la fourrure qui lui tient chaud, un homme intelligent a soin de la bien recoudre[6].

VIII

Le Songe

PERSONNAGES

Une femme.
Une esclave.
Mégallis.
Anna.

VIII

LE SONGE[1]

UNE FEMME

Lève-toi, esclave Psyllê[2]; jusqu'à quand seras-tu couchée à ronfler? la soif tiraille la truie, et toi tu resteras là jusqu'à ce que le soleil entre et te chauffe le derrière? Comment, l'indomptable, tu n'es pas malade des poumons à force de dormir? et ce sont des nuits de neuf heures. Lève-toi, te dis-je, et allume si tu veux le flambeau, et envoie au pâturage la truie qui n'aime pas l'étable. Grommelle et gratte-toi jusqu'à

ce que je vienne et t'amollisse le crâne avec le bâton.

Mégallis, paresseuse, toi aussi tu dors comme le Latmien [3]. Tu ne te fatigues pas à filer, et nous avons besoin d'une bandelette pour le sacrifice ; nous n'avons plus à la maison le moindre flocon de laine. Paresseuse, lève-toi.

Et toi, mon songe, si tu veux, Anna, écoute-le : car tu ne nourris pas un esprit informe.

Je pensais voir un bouc vigoureux, dans un ravin, venir de loin avec des chèvres aux belles cornes, et comme il allait atteindre le fond, il glissa. Et je suis moins forte que le courant, et les chèvres aussi sont emportées ; les chevriers. . . . .
cherchent où il est. . . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le rire et le chagrin se mêlaient, et je croyais avoir mille maux. . . .

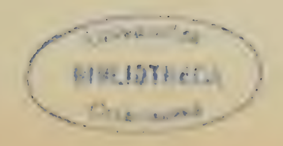
. . . .
. . . .
. , ...
. . . .
. . . .

« Ote-toi de mes regards, de peur que le vieillard qui passe ne te frotte directement avec tout son bâton. Et moi . . . .

« J'en mourrai. . . . .

« J'en atteste cette jeune fille. . »

Et il dit. . . . .



IX

Prologue

IX

PROLOGUE [1]

Je ne désire pas une plus grande gloire, par la Muse, que de composer des vers élégiaques après des iambes ou d'être connu au second rang. . .

. . . .

après Hipponax l'ancien. . . . .

. . . .

pour chanter des mètres boiteux aux Xouthides futurs.

X

Les Femmes après le Jeûne

X

LES FEMMES APRÈS LE JEUNE

L'UNE D'ELLES

Asseyez-vous toutes ; où est l'enfant?
Prends et va chez Euéteira et Glykê. .
Et dis-leur joyeusement. . . . .
. . . .
. . . .

XI

Le Chanteur

XI

LE CHANTEUR

Quand tu auras tourné la borne de soixante soleils, ô Gryllos, Gryllos, meurs et deviens des cendres. Car elle est sombre dès lors la carrière de l'existence, et déjà l'éclat de la vie s'est obscurci.

XII

Les Femmes travaillant ensemble

XII

LES FEMMES TRAVAILLANT ENSEMBLE

Attachée comme aux roches une coquille.

XIII

Il joue à la mouche.....

XIII

Il joue à la mouche d'airain ou à la marmite, ou attachant aux scarabées des fils d'étoupes, devant moi, il bouscule le vieillard.

XIV

Vu qu'on ne peut trouver.....

XIV

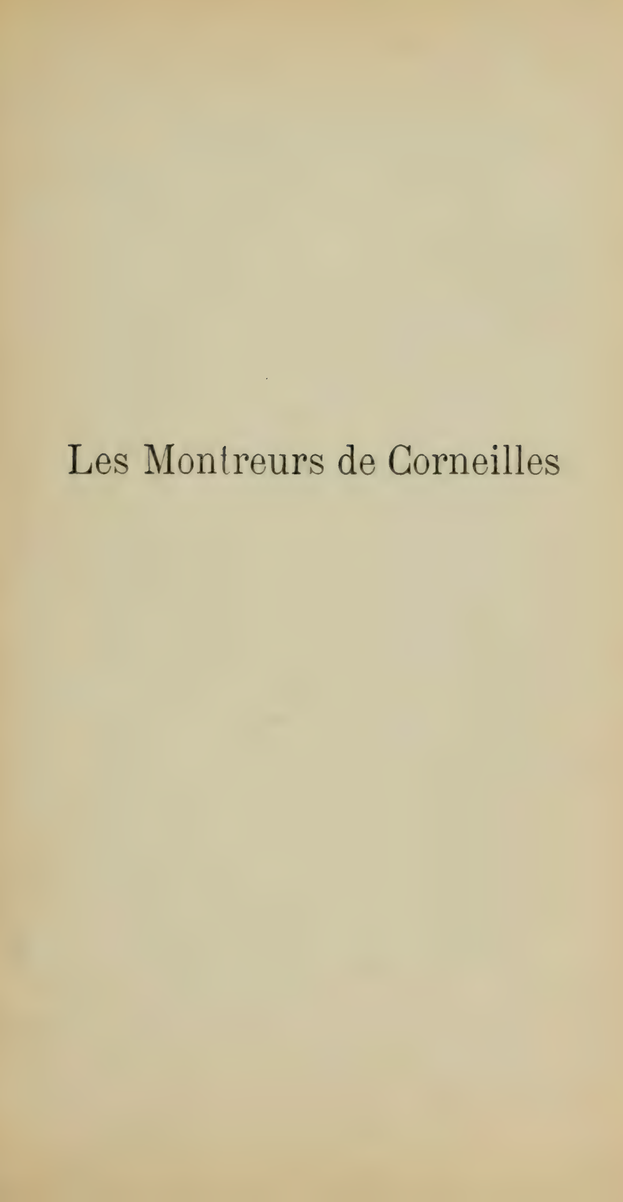
Vu qu'on ne peut trouver aisément une maison qui vive sans malheurs, celui qui est plus faible en ceci, en cela, semble-t-il, est le plus fort.

Deux fragments
de Phœnix
de Kolophôn

DEUX FRAGMENTS DE PHOENIX DE KOLOPHÔN

Crusius a joint avec raison à son édition d'Hérondas un curieux fragment de Phœnix de Kolophôn. Par les titres de mimes perdus, nous savons que les diverses professions et métiers y étaient mis en scène. Entre autres mendiants, il y avait dans les villes et les campagnes hellènes des *Korônistes* (de *Korôna*, corneille), qui montraient des corneilles divinatrices. Phœnix, dans des choliambes recueillis en partie par Athénée, donne sous une forme, sans doute peu éloignée des paroles textuelles, le boniment de ces chemineaux. En Orient, après des milliers

d'années, la divination par les oiseaux s'exerce encore, et il n'est pas rare de rencontrer de vieilles femmes quémandeuses accroupies dans les ruelles étroites, à côté d'une colombe qui prédit l'avenir en remuant du bec des pierres et des verroteries multicolores.



Les Montreurs de Corneilles

LES MONTREURS DE CORNEILLES

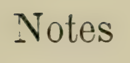
I

Mes très chers, donnez à la corneille une poignée d'orge, à la fille d'Apollòn, ou un plat de blé ou du pain ou une demi-obole, ou ce que vous voulez. Donnez, mes bons, à la corneille un peu de ce que chacun de vous a dans les mains : son ergot prendra le grain ; car elle a coutume, vraiment, de manger de tout cela. Celui qui donne maintenant du sel, ensuite donnera du miel. Mon enfant, ouvre les portes : Ploutos m'a entendu, et une jeune fille apporte à la corneille des figues. O

dieux, que cette vierge, en tout, demeure irréprochable et qu'elle trouve un mari riche et renommé, et qu'à son vieux père elle mette dans les mains un garçon et à sa mère sur les genoux une fille, jeune pousse de femme à nourrir pour ses parents. Pour moi, où mes pieds me portent, je laisse errer mes yeux, chantant aux Muses devant les portes, pour qui donne et pour qui ne donne pas et plus pour le second[1].

II

Mais, ô mes bons, donnez vos richesses cachées. Donne, prince! donne beaucoup aussi, jeune fille! C'est une règle de donner une poignée à la corneille qui demande; j'ai fini de chanter : donne quelque chose et ce sera assez.



Notes

NOTES

I

1. *Thréïssa.* L'esclave est ici désignée, comme souvent, par le nom de son pays d'origine. C'est une esclave thrace.

2. *Le roi.* Selon que l'on admet qu'il s'agit ici de Ptolémée Philadelphe ou de Ptolémée Évergète, son successeur, la date probable de l'époque où fut composé le mime et où vécut Hérondas varie d'une quarantaine d'années.

3. *S'il vient.* Les deux vers suivants, malgré l'ingénieuse conjecture de Crusius, présentent un sens fort incertain : il a cru pouvoir inférer de deux lettres difficiles à lire inscrites dans la marge de droite que le mot Θάνατος (la Mort) était donné comme glose ou explication d'un commencement de vers illi-

sible : d'où sa restitution ὁ ἀνώνυμος θέων : « celui des dieux dont on ne dit pas le nom ».

4. *Misa.* Misa et Prôtogonê étaient nées de Dysaulès et de la déesse orphique Baubô. Il est assez probable que la procession dont parle Gyllis était une procession phallique, à en juger par le culte de Baubô elle-même et à considérer que le « Baubôn », dont s'entretiennent les femmes du VIe mime, est un phallos de cuir (Cf. *Mime V*, note 1).

5 *Boiteuse, je lui aurais appris.* Cela équivaut à dire qu'en lui « brisant les jambes » Mêtrikhê aurait rendu la démarche de Gyllis aussi tortueuse que ses paroles : « briser les jambes » est une formule courante d'injure.

II

1. *Qu'il a lésé.* Les dix vers suivants, dont le texte est assez mal établi, sont en quelques parties tout à fait incompréhensibles. Il semble cependant que Battaros, après avoir indiqué sa situation juridique, commence un exposé

des faits : *Au soleil couchant, il avait déposé pour payer le manteau qu'il avait;* puis repart aussitôt dans une digression sur l'influence de son patron et ses propres mérites.

2. *Métèque.* Il est à peine utile de faire remarquer que la qualité de métèques, étrangers domiciliés, limite beaucoup la capacité juridique des deux parties : Battaros et son adversaire ne peuvent agir que par l'intermédiaire d'un citoyen, leur patron.

3. *Je suis venu d'Aké.* Akê, plus tard Ptolémaïs, Saint-Jean-d'Acre.

4. *Khairondas.* Les lois attribuées au Dorien Khairondas de Catane avaient été adoptées, en dehors de la Sicile, dans un certain nombre de villes et de colonies helléniques.

5. *Brikindera.* C'est un endroit de l'île de Rhodes, célèbre pour ses figues, mi-noires, mi-rougeâtres : malgré leur provenance d'origine barbare (Brikindera n'est pas un mot hellène, mais peut-être carien); elles étaient aussi estimées que les figues attiques.

6. *Phasélis.* Probablement Phasélis de Pamphylie, où se fabriquait la plus forte des essences de rose.

7. *Un rat...* Le même proverbe se retrouve dans la XIVe idylle de Théocrite. Il est probable que Battaros l'emploie avec une allusion à l'athlète Mys (Μῦς, le rat), qui ne fut vainqueur à Olympie, en 336, qu'après avoir reçu nombre de coups. Le calembour serait double : πίσσα signifiant également : *la poix* et *Pisa* où se donnaient les jeux.

8. *Kôs...* Dans sa péroraison, Battaros flatte la vanité patriotique du tribunal. Kôs, fille de Mérops, est l'héroïne éponyme de l'île, et Thessalos, fils d'Héraklès, passe pour y avoir conduit une colonie dorienne. La mention de Trikka est plus importante encore. C'est de cette ville où avait été institué le premier sanctuaire d'Asklêpios que le dieu aurait apporté en personne à Kôs le culte et les recettes médicales, avant la fondation de l'Asklêpeion d'Épidaure (Cf. plus bas, sur cette querelle de préséance, *Mime IV*, note 1).

9. *Devienne meilleur.* Le proverbe entier, conservé par Suidas, est : « Un Phryge battu devient meilleur et plus serviable. »

III

1. *Comme Nannakos*. Nannakos, roi de Phrygie, avait la prévision des désastres futurs et en pleurait abondamment à l'avance. D'où le proverbe.

2. *Simôn*. Nom d'un coup au jeu de dés.

3. *Akesæos*. Akesæos, pilote de Néleus, ne voulait mettre à la voile que pendant la pleine lune pour y voir clair ; attendre la lune d'Akesæos, c'est donc tarder sottement.

4. *Sans tricherie*. Crusius propose de considérer ἀστράβδα comme se rattachant à la même racine que ἀστραπή ; il interprète donc : « Jeter les dés avec la rapidité de l'éclair. »

5. *Trempée dans le miel*. Crusius avait d'abord fait dire l'ironique : « Hé ! hé ! » par Kottalos, qui se sauvait en tirant la langue, et la fin du vers par Mêtrotimê. La suite des idées est plus naturelle avec l'attribution présente qu'il a adoptée. Le personnage du fouettard Lampriskos, qui feint de lâcher sa proie, la reprend et s'en gausse, est ainsi plus comique.

6. *Les Vénérables*. Apparemment les Muses.

IV

1. *Salut, Pæan roi.* Tout le début de ce mime est évidemment emprunté au Pæan officiel de Kôs. Les Asklêpiades d'Épidaure avaient fait de grands efforts pour imposer leur tutelle à ceux de Kôs, qui résistèrent de leur mieux pour s'affranchir du monopole et furent soutenus par les Ptolémées (Cf. *sup.*, *Mime II*, note 4). Aussi Épidaure n'est cité ici qu'en troisième lieu, après Trikka et Kôs. (Voir Rudolph Herzog, *Koische Forschungen und Funde*, Leipzig, 1899).

2. *Apollôn.* Une inscription de Kôs porte

..... Ασκλαπιῶι καὶ
τοῖς ἄλλοις θεοῖς.....

c'est-à-dire : « A Asklêpios et aux autres dieux. » M. Rudolph Herzog, dans le livre cité ci-dessus, entend par « les autres dieux » les dieux σύμβωμοι, σύνναοι ou σύνοικοι d'Asklêpios, c eu qui ava en à cĉté de ui un autel, un temple ou une chapelle et qui sont précisément mentionnés par Hérondas. Apollôn (Iskhus, selon d'autres légendes) et Korônis, déesse d'origine thessalienne, étaient le

père et la mère d'Asklêpios; Épiô ou Épionê, sa femme; Hygieia, Panaké et Iasô, ses filles; Podalirios et Makhaôn, ses fils.

3. *Le tableau.* Outre le coq, les femmes ont apporté un tableau votif.

4. *Les fils de Praxitélès.* Peut-être la statue désignée par Kynnô est-elle précisément l'Asklèpios de Kèphisodotos, qui fut plus tard transporté à Rome.

5. *L'oie...* Littéralement : « l'oie-renard ». Il est possible qu'Hérondas ait eu en vue *L'enfant à l'oie* de Boèthos de Kalkhèdôn, mentionné par Pline et dont on trouve de nombreuses répliques. Cependant le nom même de l'animal particulier à l'Égypte et qui vit dans un terrier comme le renard rend cette attribution plus douteuse.

6. *Il fait jour.* Probablement les femmes avaient passé la nuit près du temple, en attendant l'ouverture des portes, où elles étaient venues dès l'aube, et se trouvent bousculées par la foule des pèlerins étrangers.

7. *Apellès l'Éphésien.* Apellès, de Kolophôn, avait longtemps vécu à Éphèse et à Kôs. L'Aphrodite Anadyomène était conservée

dans l'Asklêpeion de Kôs. L'admiration fougueuse de Kynnô pour ses œuvres indique que la gloire du peintre, non moins que les légendes concernant Asklêpios, était passée en article de foi pour le patriotisme local.

8. *Iô, Iô Pæan.* Ainsi que le début du mime, ces paroles du néocore ont un caractère nettement rituel et liturgique.

9. *En ses parcelles.* On a adopté, quoique bien conjecturale, l'interprétation de Crusius, que celui-ci d'ailleurs tient pour provisoire.

V

1. *Comme Daos.* Le texte est certain, mais non le sens. Par analogie avec III, 85 : μῦν προσβαλέω, où μῦς a le sens de « bâillon, muselière », on a traduit ci κατὰ μυός : « par le museau ».

2. *Les Géréníes.* Il est difficile de dire en l'honneur de qui étaient célébrées ces fêtes des morts. Étienne de Byzance, à propos de la ville de Géréna, dans l'île de Lesbos, nomme un Γέρην ὁ Ποσειδῶνος : Gerên, fils de Poseidôn ;

Bücheler fait remarquer que précisément, presque à la date indiquée par Kydilla, le calendrier romain porte une fête de Neptune : *X Kal. Aug. festus Neptuno.*

A Gérénia de Messénie, il y avait un sanctuaire d'Asklêpios de Trikka, plus un temple et un tombeau de Makhaôn, son fils, où Nestor avait déposé les deux jambes du héros médecin mort sous Troie. S'agirait-il de fêtes instituées à Kôs en souvenir d'Asklêpios et de Makhaôn Géréniens (Cf. *Mime II*, note 4; *Mime IV*, note 1)?

VI

1. *Ce baubôn rouge.* Dans Aristophane (*Lysistrata*, 109 et 110), Lysistrata, après avoir gémi sur l'absence des hommes, dit : « Je n'ai même pas vu un *olisbos* de huit doigts qui serait pour nous un remplaçant de cuir. » Et le scholiaste ajoute que les *olisbos* sont des phallos de cuir dont se servent les femmes veuves. *Olisbos* et *baubôn* s'équivalent. C'est bien du même *baubôn* que la déesse Baubô

conseille l'usage à Dêmêtêr errante, accueillie sous son toit à Éleusis. En vain Baubô a essayé de ramener le sourire sur la figure de la mère désespérée ; les bonnes paroles, les offres hospitalières ont échoué. Elle disparaît un instant et revient portant un phallos de cuir dont elle se sert cyniquement en présence de sa visiteuse : celle-ci éclate de rire, consolée. Clément d'Alexandrie et Arnobe, avec un zèle tout chrétien ont conservé un texte aussi édifiant (Cf. *Mime I*, note 4).

2. *La lie des marchands*. Texte et traduction incertains.

VII

1. *L'épine avec le beau collier*. Le vers est mutilé; d'après la restitution de Crusius, il pourrait être question d'un collier garni d'épines comme on en faisait pour les ânes.

2. *Kandas*. C'est très probablement le tanneur de qui il est parlé vers la fin du mime précédent.

3. *Diabathres*. Il est très difficile d'identifier les différentes espèces de chaussures énumé-

rées ici. Le nom des *nossides* semble venir de νόσσος, poussin, de même que celui de *perroquettes* (ψιττάκια) vient évidemment de ψίτταχος; mais on ne saurait dire s'il se rapporte à la forme ou à la couleur de la chaussure. Les *baukides* étaient un soulier de luxe, de couleur jaune. Le nom de *petits crabes* vient probablement du mode d'attache.

4. *Voraces de cuir.* Le proverbe ne désigne que les chiens; Kerdôn, à demi-voix sans doute et se parlant à lui-même, l'étend aux femmes qui marchandent ses chaussures.

5. *Où le renard a fait son nid.* Renard = 'Αλώπηξ; Calvitie = 'Αλωπεκία.

6. *La bien recoudre.* C'est une manière de dire qu'il faut s'attacher par des cadeaux la femme qui lui amène des clientes (*Crusius*).

VIII

1. Le Songe. Sauf les vingt premières lignes et quelques vers ou fragments de vers un peu plus loin, le texte de ce mime est entièrement mutilé. A la différence des précédents, il ne

devait pas avoir pour scène la ville, mais la campagne.

Il semble que la narratrice ait, au cours de son rêve, roulé dans un ravin avec le bouc et les chèvres et qu'il s'en soit suivi un colloque de haut goût avec les chevriers.

2. *Esclave Psyllè.* On ne saurait dire s'il s'agit d'une Psyllê (esclave libyenne) ou d'une esclave nommée Psyllê.

3. *Le Latmien.* Endymion.

4. *Le sacrifice.* Probablement le sacrifice expiatoire après un songe.

IX

1. Prologue. Les quatre vers, eux-mêmes fort mutilés, ici traduits, sont écrits sur un menu morceau de papyrus qui appartenait à peu près au milieu d'une page. C'est la fin d'une sorte de prologue où, apparemment, Hérondas disait pourquoi il avait composé des mimes et repris le choliambe employé autrefois par Hipponax d'Éphèse. Celui-ci, dont il ne reste que de rares fragments, semble avoir été un satirique très âpre.

X

1. Les femmes après le jeûne. Le début de ce mime vient sur le papyrus immédiatement après le *Prologue*. Il est dans un état de mutilation qui le rend à peu près incompréhensible. Peut-être faut-il y joindre, selon une hypothèse de Crusius, le morceau portant le nº XIII de la présente traduction, où il s'agit d'un enfant insupportable comme le jeune Kottalos.

XI, XII, XIII, XIV

Ces fragments ne se trouvent pas sur le papyrus Kenyon. Ils ont été conservés par Stobée et par Athénée.

LES MONTREURS DE CORNEILLES

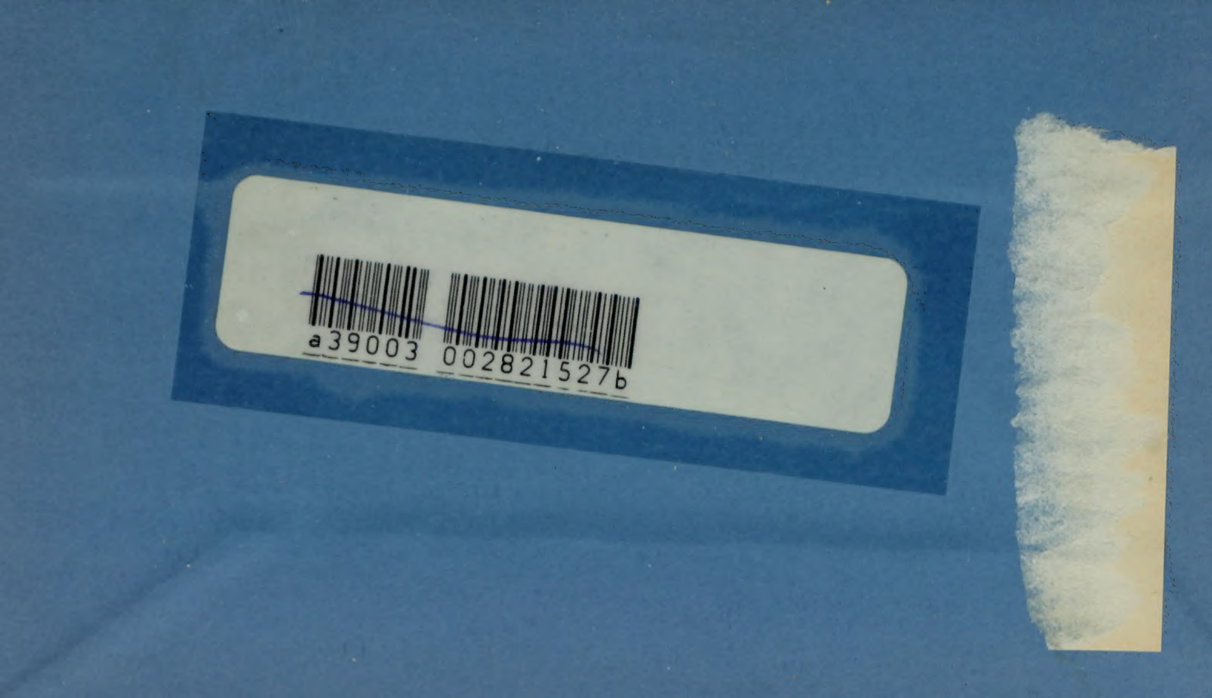
Les deux fragments de Phœnix de Kolophôn ont été conservés dans les *Deipnosophistes*

d'Athénée, VIII, 359e. Athénée ne donne pas le passage en entier ; il y a une lacune dont la longueur ne peut être évaluée entre la première et la seconde citation : nous savons seulement que celle-ci terminait le morceau.

1. *Pour le second.* On a adopté ici, de préférence aux textes de Kaibel, de Bergk ou de Meineke, la conjecture de Crusius. Il cite à l'appui de sa conversation le proverbe touchant « l'Arabe joueur de flûte qui chante pour un drachme et s'arrête pour quatre ». Il aurait pu encore mieux invoquer la cantilène des enfants rhodiens quêtant « pour l'hirondelle » au mois de Boèdromiôn, comme lui-même quête « pour la corneille » ; les enfants chantaient. « Nous en irons-nous ou recevrons-nous? Bien si tu donnes ; sinon, nous ne partirons pas. »

TABLE

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES


a39003 002821527b

